

sible, la langue et la littérature française sur ce sol ingrat de la province la plus anglaise de la Confédération Canadienne.

Ce projet, Mesdames et Messieurs, est d'une importance facile à concevoir, et j'ai confiance que le jour n'est pas éloigné où nous en verrons la réalisation.

En inaugurant le cours, je crus devoir donner un aperçu général de la littérature canadienne et insister sur l'importance pour notre institution de contribuer dans toute la mesure de ses forces à son développement. Je m'efforcerai de prouver que les lettres étaient beaucoup plus avancées qu'on le croyait généralement, et j'affirmerai même que plus d'une plume française serait fière de signer quelques unes des meilleures pages de nos écrivains canadiens.

Depuis, j'ai lu avec infiniment de plaisir plusieurs études publiées dans des journaux importants de Paris sur nos romanciers et nos poètes, qui corroborent parfaitement cette assertion qui a pu paraître un peu hasardée à quelques-uns. Les auteurs de ces critiques ont lu les écrits de plusieurs de nos littérateurs avec un tel intérêt qu'ils expriment le désir qu'un éditeur de Paris se charge d'en faire une édition française, tout comme ces ouvrages américains que l'on réédite en Angleterre. L'un d'eux, dans une série d'articles dont je n'approuve pas toutes les appréciations, mais qui sont inspirées par une extrême bienveillance, fait entre autres réflexions pleines de justesse :

“ Quoique le Canada confine aux Etats-Unis, il ne faudrait pas croire qu'il s'agisse ici d'américanisme ou de rien qui lui ressemble. Si les américains viennent acheter en Europe les pierres précieuses dont ils composent ensuite des mines de diamants en Californie et autres lieux, rien de pareil ne se passe dans notre ancienne colonie. Les pierres dont ils parent leur couronne poétique sont bien à eux, Canadiens, et il suffit de les examiner pour s'apercevoir qu'elles portent l'empreinte du sol et la trace de leur origine.

“ Ne perdons pas de vue, toutefois, que la littérature, au Canada, est une plante nouvellement venue, dont, il y a vingt ans, on soupçonnait à peine l'existence. Elle n'a eu pour croître, grandir et se fortifier, ni les orages d'une critique salutaire, ni la bienfaisante rosée des siècles. Comme une jeune fille qui se hasarde pour la première fois dans le monde, elle nous paraît tout d'abord faible, timide, embarrassée. Mais bientôt les soins et l'attention dont elle est l'objet la rassurent, et elle finit par trouver dans les applaudissements décernés à son esprit et à ses grâces les armes qui doivent lui amener la victoire et la forcer à vaincre.”

Je ne voudrais pas, Mesdames et Messieurs, vous laisser sous